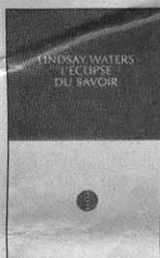


Productivisme et « gestion » du savoir



La bibliothèque des essais
**de Jacques
de Saint Victor**



Voilà un petit livre terrible à conseiller d'urgence à Mme Péresse. Chacun sait qu'à la suite d'un classement confectionné par d'aimables plai-

santins de l'université de Shanghai, le système universitaire français a découvert qu'il ne se portait pas très bien. La voie à suivre lui semblait désormais tout indiquée: il fallait s'inspirer du modèle américain.

Le propos de Lindsay Waters dans *L'éclipse du savoir* devrait faire réfléchir. L'auteur n'est pas n'importe qui. Il dirige les prestigieuses Presses de l'Université de Harvard, une maison phare de l'édition universitaire. Or, que nous dit-il en substance? Du poste où il est et qui lui permet de jouir d'une bonne vision panoramique, la situation lui paraît désastreuse, notamment dans le domaine des sciences humaines (philosophie, lettres, histoire...).

Le ver est dans le fruit et les raisons sont multiples. La plus importante tient à l'évolution de l'université depuis la Seconde Guerre mondiale.

Des critères productivistes, semblables à ceux des gestionnaires de manufactures, se sont désormais emparés du monde du savoir. On passera sur les colloques et « articles grotesques » (le mot est de l'auteur) destinés à la « bibliométrie » (la nouvelle référence), pour se consacrer sur ce qui doit être l'essentiel de la production des sciences humaines: les livres (il en va autrement dans le domaine des sciences dures et certains auraient même voulu proscrire les livres des humanités mais cette fantaisie n'est heureusement pas passée).

Le constat de Lindsay Waters sur la production américaine est plus que préoccupant: « la commercialisation de l'enseignement supérieur a provoqué un arrêt de l'innovation dans le département où l'on enseigne les sciences huma-

nes ». Et Waters n'incrimine pas seulement les gestionnaires mais aussi ceux qui écrivent leurs ouvrages sans la moindre préoccupation du lectorat.

Bien sûr, on sait bien depuis Gutenberg que l'édition de haut niveau n'est pas une activité rentable. Mieux vaut vendre des gadgets. Mais, sous prétexte de faible rendement, certains laissent publier des livres obscurs, sans le moindre effort de style, sans même parfois la moindre idée originale. Avoir des idées à l'université peut d'ailleurs coûter cher à une carrière, ajoute Waters.

Il vaut mieux s'occuper de tâches administratives. « La tendance à la bureaucratisation de l'université a été mortelle pour les humanités (...). La bataille contre le livre en Occident est semblable à la dégradation des statues de Bouddha à Bamayan. » Et c'est un des responsables éditoriaux d'une des universités les mieux notées par le classement de Shanghai qui l'écrit...

L'éclipse du savoir, Lindsay Waters, Allia, 144 pages, 6,10 €.